

PRÉAMBULE

Cet ouvrage relate les événements qu'a vécus mon père, René Dupé, durant la dernière guerre mondiale. J'ai puisé dans les notes qu'il a laissées sur un menu carnet à spirale, entre la mi-mars et fin décembre 1943. Pour l'intervalle 1944 à 1945, j'ai fait appel à sa mémoire qu'il a toujours aussi vive. Quand à certains passages succincts ou à l'écriture délavée, ou bien méritant plus de précisions, j'ai consulté les archives des mairies de Zestoa (via M. Fernando Arzallus, técnico de Cultura del Ayuntamiento) et de Miranda de Ebro. Ainsi, pendant deux mois et une fois par semaine, j'avais rendez-vous avec la petite histoire de la grande Histoire, le mardi chez lui.

Il ne s'est jamais considéré comme exceptionnel, même si sa participation, aussi mince fût-elle, contribua tout de même à la victoire finale à l'égal de milliers d'autres camarades.

Tandis que j'écrivais, des questions m'assaillaient : qu'aurais-je fait à sa place dans une période aussi trouble ? Quels auraient été mes choix ? Et puis, quelles étaient les mentalités de l'époque ? Dans un contexte et un environnement qui ne sont plus du tout les nôtres aujourd'hui, difficile de se prononcer. *A posteriori* tout semble si manifeste... évidemment, une fois que le passé est construit, il est facile de se prononcer !

Combien de fois lui ai-je posé des questions sur ce qu'étaient ses sentiments de cette époque, de ces circonstances exceptionnelles qu'il traversait ? Il me répondait :

— Nous étions dans l'action, on n'avait pas le temps de penser, on avançait !

On sait maintenant que beaucoup d'*évadés de France* ont souffert dans les geôles espagnoles et que tant ont enduré dans le camp de concentration de Miranda.

Les évasions commencèrent dès l'appel du 18 juin 1940, avec un pic en 1943 pour se terminer en juin 1943, au moment du débarquement en Normandie. Au début, il était difficile de trouver des passeurs, car les filières d'évasion n'étaient pas aussi bien préparées qu'à la fin de ce mouvement. Rien qu'en 1943, on estime qu'approximativement 18 000 Français réussirent leur passage, et que plus de 10 000 passèrent par Miranda. Environ 3 000 ne parvinrent pas à franchir la frontière, soit qu'ils furent arrêtés et déportés, soit qu'ils moururent dans les neiges de nos montagnes. Au début, certains, qui avaient passé la frontière en 1940, furent livrés aux Allemands par les franquistes. N'oublions pas que l'Espagne se relevait à peine d'une guerre civile abominable, particulièrement au Pays Basque. Et puis, ce n'était pas si simple de s'évader de France. Il fallait tout quitter : sa famille, ses amis, son travail ou ses études, ses amours aussi. L'herbe n'était pourtant pas plus verte de l'autre côté de la frontière. Certains cachots franquistes pouvaient rivaliser avec ceux de leurs alliés nazis.

Il semble que pour mon père, ce fut une aventure d'une tout autre nature. Non pas qu'elle fut joyeuse (encore que par moments...), mais surtout ce fut la découverte d'un autre monde. Nous savons bien que nous ne sommes pas tous

PRÉAMBULE

égaux devant les événements de la vie. Chacun a sa vision. Il en est l'illustration. D'aucuns diront qu'il avait probablement la bonne étoile ! Ce furent assurément ses meilleurs moments de jeunesse.

Malgré les photos, j'ai des difficultés à me représenter mon père ayant 22 ans. J'ai beau essayer, mais je le vois toujours comme mon père.

À présent je lui laisse le soin de vous inviter à vous glisser entre ces quelques pages. Découvrez avec lui ce petit bout d'Histoire de notre pays.

SECTEUR CALME SUR L'ENSEMBLE DU FRONT !

En cette année 1939, j'aurai 19 ans fin octobre. Je suis mécanicien auto à la *Générale Automobile Bayonnaise*. Voilà deux ans et demi que j'ai terminé mon apprentissage. J'ai la passion de mon métier. Je suis apprécié de mon patron et de mes collègues.

On murmure que l'on est susceptible d'entrer en conflit avec l'Allemagne ? Nous les jeunes, cela ne nous effraie pas. Et puis, n'avons-nous pas la meilleure armée au monde ? À vrai dire, on n'y pense pas vraiment. On n'a pas le temps. D'abord, on bosse la semaine et le dimanche il y a tous les bals du coin à se taper. Et il y en a beaucoup !

Pourtant, en cette fin d'après-midi d'un dimanche de septembre¹, au milieu d'un tango langoureux, on apprend que la France entre en guerre contre l'Allemagne ! Autant dire que cela refroidit un peu nos ardeurs. On se pose des questions : « Et alors, qu'est-ce qu'on doit faire ? »

Dans les jours qui suivent, les nouvelles sont bonnes. *Secteur calme sur l'ensemble du front*, annonce la radio. C'est aussi ce qu'on lit dans les journaux. Au fond, il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Bah ! On n'en fera qu'une bouchée de ces Allemands...

1 Le 3 septembre 1939

Que cela n'empêche surtout pas l'accordéon de rythmer nos bals du dimanche...

Mais les hostilités durent.

Finalement, en mars 1940, je m'engage pour la durée de la guerre, à l'école des mécaniciens d'aviation de Rochefort. Je veux pouvoir conjuguer mon métier et servir mon pays dans l'aviation. Je sais que le pays a besoin de moi.

Nous sommes basés à Tours, exactement à Parçay-Meslay (nord-est de Tours). Affectés à la base 109 (annexe de Rochefort), nous suivons les cours accélérés de maths, de physique et de mécanique et simultanément le peloton de sous-officier. Je baigne dans mon élément comme la sardine dans l'huile !

On apprend que le gouvernement² se réfugie à Tours. Nous sommes consignés dans nos quartiers. La situation semble grave.

En ce début d'après-midi du 11 juin, nous subissons un terrible bombardement de la *Luftwaffe*³. Du jour au lendemain, tout notre univers bascule. C'est la panique ! On n'y comprend rien. Ce n'est assurément pas un exercice d'alerte. Nous sommes évacués de la caserne et dispersés dans les champs voisins. On a à peine le temps d'avoir peur. Et encore, tout va si vite...

Et puis les premières frayeurs : le bruit assourdissant des explosifs qui s'écrasent au sol. À quoi pense-t-on dans ces moments-là ? On ferme les yeux, on serre les fesses, on se rapetisse et on attend que ça passe. Et c'est long, très long !

Je me souviens de ce camarade qui se relève et se promène avec un pot de chambre sur la tête en proférant quelque chose d'incompréhensible, puis se roule dans le fossé.

On peut en sourire aujourd'hui, mais à cet instant précis

² Le 11 juin 1940

³ Aviation allemande

SECTEUR CALME SUR L'ENSEMBLE DU FRONT !

l'épouvante nous cannibalisait. Il avait vingt ans comme nous, et il est devenu fou !

Aujourd'hui encore, je revois avec étonnement ce pont sur la Vienne, protégé par un groupe d'hommes en arme : un canon de 75 (de 1914) et trois canonniers avec une caisse de cinq obus. Cinq obus pour arrêter un régiment de *Panzers* ! Et, pour résister à l'envahisseur ? Nous creusons des trous individuels et munis de notre mousqueton à cinq cartouches, nous attendons l'ennemi... en vain, il passe de l'autre côté !

La progression de l'armée allemande est foudroyante. Nous sommes rapidement évacués par autocar jusqu'aux environs de Chinon (une soixantaine de kilomètres au sud-ouest de Tours). Et là ? Là, nous sommes livrés à nous-mêmes : plus de gradés, plus d'officiers ! Mélangés aux colonnes de réfugiés, au milieu des carrioles, des bicyclettes, de tout un bric-à-brac hétéroclite de matelas et de casseroles, nous descendons vers le sud, sans vraiment savoir où nous allons. Nous suivons à pied. Pis, nous sommes mitraillés par l'aviation italienne⁴. Incroyable ! Inimaginable ! Mais qu'est-ce qui nous arrive ?



4 L'Italie a déclaré la guerre à la France le 10 juin 1940.